

**Carole
Zalberg**

**À défaut
d'Amérique**

roman

ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Dans un cimetière parisien, on enterre une vieille dame. De loin, une jeune femme venue d'Amérique, Suzan, observe secrètement la scène, tandis qu'une autre, Fleur, se tient au bord de la tombe où repose désormais celle qui fut sa grand-mère, Adèle.

Personnalité charismatique et inlassable séductrice qui a, depuis son exil de Pologne après la Première Guerre mondiale, traversé le XXe siècle en indomptable survivante à toutes les tragédies qui en ont endeuillé l'histoire, Adèle défunte semble continuer à exercer sur les vivants une inimitable et puissante emprise. A la lumière du parcours de la disparue magnifique, Suzan et Fleur se voient en effet confrontées l'une à son inaptitude à vivre et à aimer, l'autre à l'enfermement au prix duquel elle tient à distance une profonde blessure affective, chacune en venant à prendre enfin la mesure du legs de souffrance et d'amour dont sa propre existence est redevable.

Sur trois générations et plusieurs continents, et de la grande Histoire à l'histoire familiale, Carole Zalberg tisse ici, à travers le portrait de quelques femmes inoubliables, le roman d'une humanité aussi fragile que résiliente, hantée, autant que consolée, par les indociles fantômes du passé.

“DOMAINE FRANÇAIS”

CAROLE ZALBERG

Née en 1965, Carole Zalberg vit à Paris. Romancière et poète, elle anime des ateliers d'écriture en milieu scolaire et des rencontres littéraires. Auteur de chroniques pour différents magazines et blogs, elle travaille à divers projets pour le théâtre et le cinéma, dont l'adaptation d'A défaut d'Amérique. Outre ses publications pour la jeunesse, elle a notamment publié chez Albin Michel et aux éditions du Chemin de fer.

DU MÊME AUTEUR

Romans

- L'INVENTION DU DÉSIR*, vu par Frédéric Poincelet,
Les éditions du Chemin de fer, 2010.
ET QU'ON M'EMPORTE, Albin Michel, 2009.
LA MÈRE HORIZONTALE, Albin Michel, 2008.
MORT ET VIE DE LILI RIVIERA, Phébus, 2005.
CHEZ EUX, Phébus, 2004.
LES MÉMOIRES D'UN ARBRE, Le Cherche-Midi, 2002.
LÉA ET LES VOIX, Nicolas Philippe, L'Embarcadère, 2002.

Littérature jeunesse

- JAIME PAS DIRE BONJOUR* (illustrations de Boll), album,
Grasset-Jeunesse, 2010.
LE JOUR OÙ LANIA EST PARTIE, Nathan Poche, 2008,
grand prix SGDL du Livre jeunesse 2008.

© ACTES SUD, 2012
ISBN 978-2-330-00764-5

CAROLE ZALBERG

A défaut
d'Amérique

roman

ACTES SUD

Extrait de la publication

A Valy, ma sœur adorée.

A Frédérique, ma dousœur.

*Une idée me hantait : que les familles
perdent toujours la guerre.*

THIERRY HESSE,
Démon.

*C'était donc là ce vaste, cet incroyable
pays, le pays de la liberté où tout était
possible. C'était donc là le pays de
l'or.*

HENRY ROTH,
Call it Sleep
(L'Or de la terre promise).

Elle ne jurerait pas qu'ils sont émus. Pas d'où elle se tient : un refuge d'ombre qui la dissimule aux regards et aux interrogations. A cette distance, on ne perçoit rien du deuil ou d'un soulagement. Le petit groupe amassé autour de la tombe évoque une assemblée de longs volatiles penchés au-dessus d'une trousse. Collés les uns aux autres pour faire barrage au vent. Piétinant d'impatience ou de froid.

Voilà donc la famille et les proches d'Adèle la Française. C'est cela que Suzan contemple embusquée sous un bouquet d'arbres de cette cité un peu grotesque, vouée non pas aux vivants mais à leurs disparus, naïve offrande de pierre et de verdure pour qu'ils les laissent en paix. Voilà tout ce qu'il reste de l'arrogante : une poignée d'hommes et de femmes venus rendre un hommage hâtif et frigorifié à celle qui fut le grand amour secret de feu son père.

Elle pourrait s'approcher. Se présenter. Le secret n'en est plus un depuis longtemps. Suzan a quitté Palm Beach hier, n'a pas dormi pour arriver à l'heure à l'enterrement. Elle n'aurait que quelques pas à faire. Mais les silhouettes agglutinées sur une minuscule parcelle de ce cimetière trop grand où se croisent les cortèges lui semblent bien moins réelles que les souvenirs de son père ou que les siens. Car elle-même a fini par la rencontrer la Française venue revoir après des décennies son beau soldat yankee. Dans

les traits de la vieille dame d'alors Suzan avait pu deviner la jeune femme joyeuse et frustrée dont son père s'était entiché.

Des mois auparavant, à la mort de sa mère, Suzan avait découvert un paquet de lettres alors qu'elle tentait de mettre un peu d'ordre dans les papiers d'une vie. Peut-être pour ne pas écouter son chagrin profond – Suzan adorait sa mère, n'était en rien préparée à sa disparition – elle s'était mis en tête de retrouver la belle Française qui écrivait à son père dans ce touchant anglais de carton-pâte. Après quelques semaines de recherche, elle avait pu lui annoncer qu'Adèle était en vie, toujours mariée, et que, renseignements pris, elle serait heureuse d'avoir des nouvelles de ce cher Stanley. Les vieux tourtereaux s'étaient d'abord écrit en tremblotant. Puis téléphoné dans un échange d'anglais toujours aussi factice et de français glané çà et là. Stanley avait suivi de loin la maladie de Louis, le mari. Quand Adèle à son tour était devenue veuve, elle avait enfin accepté l'invitation à traverser l'océan.

L'idylle n'a pas tenu. Le père de Suzan voulait épouser sa belle enfin libre. Il avait reçu Adèle en princesse, avait fait sa parade de coq déplumé mais encore vaillant, formulé dûment sa demande. A l'issue des réjouissances, de toute cette agitation relayée avec gourmandise par le journal local, la courtisée avait décidé que non, merci, c'était tout à fait flatteur mais sans façon : elle n'avait pas envie de s'occuper du linge ou de la santé défaillante d'un autre vieux monsieur. Elle était rentrée chez elle, semblant se satisfaire de son trophée de coupures de presse et de photos posées. Interruption volontaire de conte de fées. Stanley n'a plus eu de rêve auquel s'agripper. Il s'est éteint quelques semaines après.

Et si Suzan a fait tout ce trajet, c'est peut-être simplement pour voir de ses propres yeux qu'Adèle non plus ne rêvera plus.

Elle a vu. Cherche encore dans l'adieu si maigre, là-bas, une preuve qu'Adèle n'avait pas fait le bon choix. Suzan, elle le comprend à cet instant, est venue récolter un peu de revanche et d'apaisement au nom de son père qui n'est plus.

Un signal a dû être donné car brusquement le petit attroupement se défait. Chacun se presse dans l'une ou l'autre direction. Suzan a l'étrange et plutôt jouissive impression d'un tas de feuilles qu'elle aurait dispersé d'une pensée.

C'est très récent. Après toutes ces années de violent corps à corps avec ma lignée, d'un rejet si ardent que c'était une passion, j'ai réalisé il y a peu que je pouvais enfin faire un pas de côté ; regarder – comme du bord de la route une procession, avec cette même curiosité vaguement solennelle – le chemin de ces femmes auxquelles j'avais tremblé de ressembler. Je n'avais pas passé le relais, moi : j'avais eu des garçons.

L'effet n'avait pas été immédiat. J'étais mère, quand même. Ça suffisait à me maintenir aux aguets. Au début, je cherchais dans mes actes et mes paroles des répétitions. J'aurais triomphé, presque, très amèrement, si j'avais pu dire voilà, je suis comme elles. C'était tout ce que je connaissais. Et puis ils ont grandi et les choses entre nous se sont bâties sans effort, un quotidien de douceur et de trivialité où même les conflits ne dérivait pas vers la folie. On pouvait s'affronter, parfois jusqu'à l'épuisement, mais je n'étais jamais une menace ni eux un empêchement. Auprès de mes fils, auprès de Julio, leur père, qui sans faillir m'arrime à son monde à lui, je me suis désengluée de la transmission. La mauvaise. Celle dont on ne veut pas et qui vous hante. Alors j'ai pu décider de tirer sur le fil. C'était même impérieux. Je voulais prendre la mesure de ma libération.

Les garçons sont grands maintenant. Dimitri a quitté la maison et Loup va et vient sans avoir réellement besoin de moi. J'ai du temps pour chercher, lire, écouter ceux qui sont encore en vie, laisser tout cela s'insinuer. Je peux m'approcher d'elles, me glisser dans leur ombre où je n'étais pas. C'est comme une brèche que pour la première fois je veux bien ouvrir. Et par cette brèche je les vois. Je me rêve dans les pas de la petite Adèle à Varsovie. Elle n'aurait ni froid ni faim à ce moment-là. Ce serait le plein été et j'entendrais d'abord son rire filer le long de la ruelle.

Elle a deux ans, trois peut-être. Elle suit tant bien que mal les grands dans leurs jeux. Les regarde, avide, de sa très petite hauteur. Affamée de pousser, de grimper jusqu'à eux, qui lui sont comme un ciel splendide, et faire enfin tout ce qu'ils font. Adèle, déjà, veut gravir. Elle a ce menton dressé que toute sa vie on lui connaîtra. Qui lui donnera un air d'audace même quand en elle ça tremblera. Qui fera dire d'elle, toujours et partout, qu'elle se prend vraiment pour quelqu'un.

En attendant d'avoir atteint leurs cimes tant convoitées, Adèle colle aux jambes des gamins de la rue, se laisse bousculer au gré des cavalcades et des batailles d'eau, de pierres, de bâtons. Il n'est pas rare qu'elle se retrouve à terre. Personne ne la relèvera car c'est tout juste si on la voit. Peu lui importe : elle est si heureuse d'être là. Dans cette nuée criarde et mouvante régnant sur un territoire de pavés et de palissades, de ciment, de boue, d'herbes folles, il arrive évidemment à Adèle d'être blessée. Mais qu'est-ce qu'un genou couronné, un coude écorché, une bosse au crâne même grosse comme un œuf comparé à la joie de ne pas être décrétee encombrante ? Rien ne pourrait être pire, à l'aune de cette faim qui la dévore de se mêler, que d'entendre une

voix des hauteurs lui intimer de retourner aux jupes de sa mère. Le sang, elle le laisse couler, le goûte même du bout du doigt et c'est aussi écoeurant que délicieux. Les bosses, elle les palpe et puise dans la douleur qu'ainsi elle agace et réveille comme à une réserve de force trouble, enivrante. Son petit corps alors est aux aguets.

Quand vient l'heure de rentrer, toutes les femmes de la rue rappelant d'un même cri las leur marmaille éparpillée, Adèle arbore avec fierté ses écorchures, ses habits tachés et semés d'accrocs. On me dirait que tu es allée te fourrer dans le trou du cul d'un chien, je le croirais, soupire Kreindla, sa mère, trop épuisée pour se fâcher. Viens à table avant que je meure rien qu'à te regarder. Depuis que Szmul, le père d'Adèle, a été appelé sous les drapeaux en même temps que la plupart des pères et des fils suffisamment âgés du quartier, Kreindla s'éreinte à faire vivre sa famille. Szmul est tailleur. Elle a repris l'atelier mais le travail manque et la soupe est souvent claire. Kreindla offre ses services dans les beaux quartiers, accepte tout ce qui se présente, s'en va des journées entières, revient avec du linge à repriser repasser blanchir et prie, la nuit venue, pour le retour de son époux. Dans le ciel noir se mêlent ces prières de toutes les femmes harassées de la rue. Qui les entend en dehors de moi, Fleur, tout droit descendue de leurs vies passées à tenir le coup, leur maison propre et leurs enfants hors du danger ? Qui écoute les berceuses qu'envers et contre tout elles trouvent le courage de chanter, peut-être pour elles-mêmes autant que pour leurs petits ? Qui recueille leurs lamentations décalées, mélodramatiques pour des broutilles quand les tragédies sont silencieusement avalées ? Moi, moi et encore moi, qui suis faite de cet esprit-là, frondeur et peiné.

Pas Adèle, qui est toute à son affaire de grandir et se colleter au monde.

Dans un avion, encore. Retour à la case départ sans passer par les présentations. Après s'être donné tant de mal pour trouver ce fichu cimetière et, une fois là-bas, pour se repérer dans le labyrinthe des allées en se maudissant d'avoir choisi des escarpins plutôt que ses chères vieilles running shoes – avec son tailleur chic, non, vraiment, elle serait passée pour la parfaite plouc américaine –, Suzan n'avait pas eu le courage de franchir la distance qui la séparait des proches d'Adèle. Même de loin elle en avait reconnu certains, que la Française leur avait montrés en photo lors de son séjour à Palm Beach. Ses petits-fils Thibault et Tom, notamment, chacun flanqué de son épouse pas du tout explorée : l'une pêchait constamment son portable dans son sac griffé (pour vérifier l'heure ? Ses SMS ? Ses mails ?) et l'autre, la plus jeune, la compagne de Tom, après avoir jeté son quota de terre sans regarder au fond, était allée s'asseoir un peu à l'écart, sur une sépulture prétentieuse qu'elle n'aurait pu mieux choisir. Elle fumait, maussade, révélant une grossièreté qui savait sans qu'elle en eût conscience ses efforts d'élégance. Suzan avait aussi reconnu sans mal ce pauvre Rolland qui, comme Adèle le leur avait écrit – même après avoir éconduit Stanley, elle avait continué à envoyer ses missives tremblées et égocentriques, ne s'interrompant qu'à la mort de son vieux

prétendant –, ce pauvre Rolland, donc, qui ne se remettait pas de son veuvage. L'homme grand et mince lui avait fait penser à un arbre définitivement changé par la tempête. Son visage, son regard, ses épaules : tout ce qui chez lui avait été haut et droit semblait maintenant attiré vers le sol où gisait désormais son Emma. Sobre, grave et visiblement protégée (de quelle menace ?) par son compagnon – un beau brun comme les aimait Suzan, un certain Julio, croyait-elle se souvenir –, Fleur, l'arrière-petite-fille d'Adèle, n'avait quant à elle affiché ni impatience ni volonté de vraiment se rapprocher des autres, ne revendiquant pas sa place là où, par devoir ou par chagrin, les rangs se serraient. Même d'où elle était, Suzan avait pu constater que la ressemblance entre la jeune femme et Sabine, sa mère disparue, était saisissante. Elle l'avait soupçonné, déjà, sur le peu de photos que la Française leur avait montrées de ces deux-là qui semblaient réveiller chez elle une colère : l'une, la morte, parce qu'elle lui avait toujours causé du souci, l'autre, la vivante, parce que sans doute elle était aux yeux de toute cette famille le cuisant rappel de ce qu'ils n'avaient su faire pour sauver Sabine l'égarée. Fleur tenait de sa mère sa silhouette longiligne, sa peau claire et mouchetée de son. Elle n'avait pas cette beauté naturelle que Sabine avait laissé dévaster mais on devinait que le temps lui offrirait une patine. A un moment donné, Suzan avait cru voir Fleur l'observer et esquisser un pas vers elle mais quelque chose, une pensée, une parole que Suzan d'où elle était ne pouvait entendre, l'avait retenue.

Au moment où le petit groupe s'était dispersé pour regagner les voitures ou marcher jusqu'à la sortie, Suzan aurait encore pu les rattraper, leur parler. Mais une fois face à eux, quoi ? Bonjour, pardon d'interrompre votre petite cérémonie, vite emballée

si vous voulez mon avis, mais je me présente : je suis Suzan, la fille de Stanley, vous savez, l'Américain, celui dont votre chère Adèle n'a pas voulu ? Elle ne le leur aurait d'ailleurs pas dit mais craché, débordée par la force de sa rancœur. Au lieu de cela, elle avait attendu qu'ils soient loin pour s'approcher de la tombe encore ouverte. En contemplant le cercueil, tout au fond, minuscule vu d'en haut, presque avalé déjà par les parois sombres autour, d'où montait une odeur hostile, humide, en constatant que les pelletées de terre jetées sur le bois, une fois les gens partis, n'avaient pas l'air d'un hommage mais d'une souillure, elle avait éprouvé une joie brève. C'était stupide et infantile. Mais c'était bien ce qui l'avait traversée à ce moment-là. Elle était même sans doute venue précisément pour cette bouffée de joie cruelle. A l'heure de repartir, elle n'est pas fière de ce constat.

Je l'entends, leur fatigue, je la ressens au point de porter la main à mon dos, de masser en vain mes jambes à l'endroit de leurs douleurs.

Je ne peux hélas exaucer leurs prières. Les époux, les fils rentreront des mois plus tard. Certains pas. Certains si amochés que la charge pour leur femme en sera encore alourdie. Celles-là, plus à plaindre peut-être que les veuves déjà habituées au lit vide, à l'ampleur de la tâche, n'auront pourtant pas de légitimité à pleurer. Tenir. C'est à cela qu'elles devront consacrer seconde après seconde de cette vie qui n'en a pas fini de les frapper.

Adèle a un peu grandi. Juste assez pour régner sur une grappe de plus petits. Elle mène avec ardeur, invente épreuves et enjeux pour rester digne de sa position rarement consentie aux filles. Elle aime s'entendre ordonner, féliciter ou punir. La première fois qu'elle goûte à ce plaisir, Kreindla, à son retour, la houspille comme chaque jour pour on ne sait quoi et Adèle s'offusque un instant d'être ainsi grondée comme un bébé, n'en revient pas que sa propre mère ne voie pas qu'elle a changé. Mais l'impression passe et l'habitude reprend ses droits. Adèle laisse sa mère dérouler autour d'elle le fil de ses mots durs et tendres, ses remontrances et ses douceurs qui sont l'assaisonnement de leurs journées. L'enfant, à la maison, ne connaît que ce mélange sucré salé. Elle aime

ou de loin, quelle différence ça fait, à la fin ? Elle allait comme nous tous avec le souvenir de ses disparus, hein, Kreindla ?

C'est vrai, tu es pas fatiguée, déjà, ma fille jolie, mon Etele, de marcher sur un cimetière ?

Epuisée, si.

Alors repos.

OUVRAGE RÉALISÉ
PAR L'ATELIER GRAPHIQUE ACTES SUD